

*L'entretien de la vie est la seule raison du boire
et du manger, et néanmoins un dangereux
plaisir marche de compagnie...*

Saint Augustin, *Les Confessions*,
Livre X, chapitre XXXI

(Traduction de Louis Moreau)

LE TEMPS DE LA FAIM

L'endroit vient d'ouvrir, pas pour nous. Un décor neuf et coloré, pas la peine d'y jeter plus qu'un œil, puisqu'on n'y mettra pas les pieds. Tout juste bon pour les heureux et les profiteurs, on ne va pas s'abaisser à en faire partie. Ça, c'est devant, la belle rue. Mais derrière, derrière, c'est la surprise, pour l'enfant, cette impasse pas reluisante. Il ne fait pas tout de suite le rapprochement entre la façade lumineuse d'un côté et la béance de l'autre, rejetée vers l'arrière.

Un battant de porte, à certaines heures, reste ouvert sur le passage, une fumée odorante se déverse, repousse l'enfant que la curiosité a attiré jusque-là, avant de le rattraper, de l'arrêter. Il revient, se glisse, essaie d'y voir clair dans ce trou, encore de loin, panique, on dirait que ça flambe sec. Personne pour s'inquiéter d'un début d'incendie. Plusieurs foyers s'alignent, à des hauteurs diverses, plus ou moins intenses. Des instruments ou des récipients frémissent au-dessus, tenus à couvert ou flambants ou agités par des mains folles sorties du sombre et dessinées par les flammes bleues.

Des formes blanches échangent leurs places, glissent le long de blocs de fonte juxtaposés. Certaines tendent devant elles des lames dont elles frappent des carcasses d'un rouge plus ou moins vif. Les os se démantibulent avec des craquements, une tête se déboîte vite, les muscles retombent souplement. Les pièces prélevées reposent les unes à côté des autres, avant d'être jetées dans le feu ou dans une mixture où on les noie. Les mains, au terme de chaque opération, caressent le devant des tuniques blanches, désormais salies, avant de changer d'instrument ; des rondelles sont débitées, des morceaux hachés. La lame a trembloté quelques secondes, c'est fait. Une autre s'introduit sous une peau, tâtonne et fend la chair, d'un unique mouvement, jusqu'à l'autre bout, et se relève. Des grésillements s'intensifient à l'opposé, s'assourdissent ; une nouvelle main les a étouffés d'un coup sec. Frémissement devant, ébullition derrière, flambée partout, dépeçage, dépouillement dans tous les coins, l'enfant prend peur.

Son père le cherche depuis un quart d'heure, l'agrippe pour le ramener à lui, quel besoin de traîner derrière comme ça, dans un endroit pas fait pour nous ? La frénésie nourricière n'est pas le fort de la famille, le minimum vital, oui. Un établissement de ce genre, nouveau dans le quartier, on ne va pas en faire une histoire ; une gêne pour le voisinage au mieux. S'ils veulent faire honte à ceux qui n'ont pas besoin de se goinfrer, ils perdent leur temps. Ceux qui s'échinent là-dedans ne valent pas mieux que des esclaves, au service de qui ? De ceux qui ont les moyens, de l'autre côté, devant, qu'ils ne verront jamais. Des esclaves, on vaut mieux que ça.

Le fils ne discute pas alors, son père doit avoir

raison, il comprend qu'il vient d'assister à une scène repoussante ; excitante aussi, il a envie d'y revenir ; la torsion au ventre, il la ressent comme une douleur, une seconde plus tard comme un bonheur : ce qui fait peur derrière semble être devenu beau devant, sur les tables visibles à travers la devanture vitrée, dans des assiettes de mangeurs ; va comprendre.

Chez lui, le repas est un martyre depuis toujours, les autres l'avalent en trois bouchées, Élie Élian passe des heures à faire passer des morceaux à la consistance pâteuse écœurante d'une joue à l'autre. Ce serait si simple d'avalier tout rond ce qui est dépourvu de goût, il ne s'y résout pas, sauf quand les menaces deviennent trop pressantes, après une mise à l'écart punitive. Il refuse d'être forcé, c'est natif, pas d'explication.

Si sa mère lui laisse un temps mort, il recrache ce qu'il peut. Son intelligence se forme à inventer des moyens de plus en plus élaborés pour se débarrasser des déchets de bouche sans être vu. Les poches, les manches, sous la table, ça ne prend plus depuis longtemps. Il fabrique des galettes concentrées de tout ce qu'il déteste, plates autant que possible pour être glissées dans les interstices des meubles, ou fragmente chaque morceau de viande ou de légume mal cuit en une poussière si fine qu'elle en devient invisible. Il la vaporise dans le dos des adultes, satisfaits d'avoir contraint leur petit à accomplir son devoir nutritif. Il les a eus, une nouvelle fois.

Non, non, il ne mangera pas ce qu'on lui injecte dans le museau, incapable de dire pourquoi, si on veut faire l'effort de le comprendre. Le reste du temps, il a faim, une faim plus grosse que le ventre, elle lui

donne davantage de satisfaction que le mâchouillement du groupe. Les parents Élian comptent sur le temps, l'âge, pour que cet enfant consente, fatigué de résister à leur volonté, à manger, comme ils le disent, simplement pour survivre, comme tous les leurs. Il ne leur vient pas à l'idée d'améliorer l'ordinaire ; se soumettre, se soumettre pour subsister, c'est leur règle et leur fierté.

Élie Élian prend l'habitude de longer seul le restaurant apparu dans la rue voisine, sans s'attarder devant la façade, première à droite, encore à droite, derrière, le passage, la porte sombre, si elle est ouverte, si c'est l'heure des cuisines, si la chaleur l'asphyxie quand il avale un souffle de fumée qu'un courant d'air vient d'expulser. Tiens, un piquant de poireau. Le vent rabat du sucré d'oignon, il t'enveloppe, ce sera dur de s'en débarrasser. Quelque chose de ferreux se distille longuement, ce doit être une pièce de bœuf à braiser tout doux. Un nuage plus lourd stagnant dans l'entrée, il s'y baigne le temps qu'il faut. Il happe des substances invisibles, des odeurs jamais senties. Ce qu'il éprouve, ce n'est pas la sensation de faim, ce trou sans fond qui le tire vers le bas, quand il s'est empêché de croquer des horreurs ; vraiment autre chose, s'il passe la tête dans la chaleur montante, bientôt une épaule et la poitrine. S'il passe le ventre, il est cuit.

Il vient de se faire remarquer, un commis attire l'attention de la cuisine, du chef, sur cet enfant qui tourne autour d'eux depuis des jours. On l'a remarqué, un voleur ou un petit crève-la-faim, il ose s'approcher chaque jour davantage. Pas de mendiants chez nous, établissement déjà réputé, ses parents ne le nourrissent

donc pas ? Une écumoire claque sur un fourneau, un bout de couenne lancé dans sa direction, ça va te remplumer, sale mioche. La fuite d'Élie Élian est accompagnée jusqu'à la sortie de l'impasse par les rires de la brigade.

Ces garçons, commis, chefs de partie préparent leurs plats dans leur trou enfumé sans rien comprendre à l'extérieur, c'est décevant. L'enfant ne pense pas avoir l'air d'un pauvre mal nourri. Pour une fois, il est prêt à défendre ses parents : ils s'occupent de lui autant qu'ils le peuvent, il ne voudrait pas leur faire honte auprès des cuisiniers. Il a envie de retourner dans l'impasse pour leur dire que la famille Élian en vaut bien d'autres, même s'il n'en est pas le plus brillant représentant, peut-être meilleure que la leur, sauf pour les questions culinaires. Sur ce point, elle est en dessous de tout, impossible de dire le contraire. Pour ça que voir des humains se réunir pour transformer ce qu'il croyait immuable, rendre odorant ce qui pue, extraire du jus de ce qu'il croyait sec, ça secoue les tripes. C'est comme voir pour la première fois des danseurs faire les mêmes mouvements ensemble, à la seconde près, un miracle dans les cuisines.

Il repasse devant la porte ouverte, plusieurs jours de suite, sans s'arrêter, pour attraper au passage des images nouvelles de pas de danse exécutés par cette tribu harnachée et armée, sans risquer d'être visé par un couteau ou une hache. Une fois, il remarque un jeune commis à peine plus âgé que lui, du moins à peine plus grand, et plus pâle et fatigué, occupé à nourrir des chats de passage, avec les restes du dîner. Ils se parlent un instant, nouvelle honte, Élie est obligé de dire qu'il ne vient pas voler la part des

bêtes, moins affamé qu'elles. L'autre n'insiste pas, ne se sent pas non plus à l'aise : s'il est surpris à distribuer même des bouts de gras ou des pelures, il risque sa place. Élie Élian promet de ne pas le dénoncer, s'il le laisse regarder encore.

C'est la première fois qu'il parle de cuisine avec un garçon. L'autre lui montre les derniers desserts de la soirée en voie d'acheminement vers la salle, des glaces, piquées de framboises, avec un coulis de chocolat chaud. Élie n'a pas connu dans sa famille un assemblage de ce genre. Petite honte d'avouer que le dessert élaboré n'a pas sa place chez les Élian, un fruit pas mûr tout seul, un unique gâteau sec, jamais mieux.

L'enfant rentre une fois de plus ébloui chez ses parents, mal accueilli. Il vient de sauter un repas, ce n'est pas comme ça qu'un corps se développe. Il prétend avoir mangé avec les yeux ; deux fois plus nourrissant. On pose devant lui une plâtrée froide, de quoi le caler jusqu'au matin, des haricots lingots blancs écrasés pas salés, avec un bouillon transparent. Son air dégoûté n'y changera rien.

Ce dégoût perpétuel, les Élian n'y prêteraient plus attention, s'ils ne se disaient que ce fils a le dégoût de ses parents. Refuser leur nourriture, c'est les refuser, eux. Insignifiants, incolores, inodores, comme tous leurs plats gorgés de flotte, ils n'ont pourtant que de bonnes intentions. Élie ne leur fait aucun reproche, ne réclame rien d'eux, se contente de refuser de partager le manger avec eux. Partager la nourriture, pas de famille autrement, quelle que soit la nourriture. Partager ce qu'on a devrait suffire, même si c'est modeste, encore plus si c'est modeste.